

essai



Littératures autochtones

Sous la direction de **Maurizio Gatti**
et de **Louis-Jacques Dorais**

MÉMOIRE
D'ENCRER



LITTÉRATURES AUTOCHTONES

Sous la direction de
Maurizio Gatti et de Louis-Jacques Dorais

COLLECTION ESSAI

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

Mise en page : Virginie Turcotte
Illustration de couverture : Christine Sioui Wawanoloath, titre : Michabo
Maquette de couverture : Johanne Assedou
Dépôt légal : 2^e trimestre 2010
© Éditions Mémoire d'encrier, 2010

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Vedette principale au titre :

Littératures autochtones--
(Collection Essai)

ISBN 978-2-923713-24-3 (Papier)

ISBN 978-2-89712-128-0 (PDF)

ISBN 978-2-89712-006-1 (ePub)

1. Littérature - Auteurs issus des minorités - Histoire et critique. 2. Écrivains autochtones. 3. Autochtones dans la littérature. I. Gatti, Maurizio. II. Dorais, Louis-Jacques, 1945-

PN491.5.L57 2010 809'.18920693 C2010-940685-0

Les directeurs de cet ouvrage remercient sincèrement Louis-Karl Picard-Siouï, le Carrefour international des littératures autochtones de la francophonie (CILAF), le Centre de développement de la formation et de la main-d'œuvre huron-wendat (CDFM), le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF), l'Association Inuksiutiit Katimajit, le Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones de l'Université Laval (CIÉRA), Laure Morali, Rodney Saint-Éloi, Virginie Turcotte, Marie-Hélène Jeannotte, Isabelle St-Amand, Élise Saincotille et Sarah Henzi, qui ont contribué à divers titres à la réalisation de cet ouvrage.

Mémoire d'encrier reconnaît le soutien du Conseil des Arts du Canada



Conseil des Arts
du Canada

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télec. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

LITTÉRATURES AUTOCHTONES

Sous la direction de
Maurizio Gatti et de Louis-Jacques Dorais

COLLECTION ESSAI

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

Dans la même collection :

Transpoétique. Éloge du nomadisme, Hédi Bouraoui

Archipels littéraires, Paola Ghinelli

L'Afrique fait son cinéma. Regards et perspectives sur le cinéma africain francophone, Françoise Naudillon, Janusz Przychodzen et Sathya Rao (dir.)

Frédéric Marcellin. Un Haïtien se penche sur son pays, Léon-François Hoffman

Théâtre et Vodou: pour un théâtre populaire, Franck Fouché

Rira bien... Humour et ironie dans les littératures et le cinéma francophones, Françoise Naudillon, Christiane Ndiaye et Sathya Rao (dir.)

La carte. Point de vue sur le monde, Rachel Bouvet, Hélène Guy et Éric Waddell (dir.)

Ainsi parla l'Oncle suivi de *Revisiter l'Oncle*, Jean Price-Mars

Les chiens s'entre-dévorent... Indiens, Métis et Blancs dans le Grand Nord canadien, Jean Morisset

INTRODUCTION

Ce recueil de textes a une histoire. Il est le fruit d'une longue gestation. Quand j'ai quitté Rome en 1998 pour poursuivre au Québec mes recherches sur la littérature amérindienne, j'ai été surpris de constater que cette littérature n'était connue ni des universitaires, ni des écrivains, ni des libraires, ni du public. À Rome, j'avais rédigé un mémoire de maîtrise sur le sujet. Il existait des auteurs amérindiens dont les œuvres étaient parues chez des éditeurs connus tels Leméac. De même, l'Hexagone publiait en 1993 une œuvre pionnière et courageuse intitulée *Histoire de la littérature amérindienne au Québec* de Diane Boudreau.

Après quelques semaines de séjour au Québec, je réalisai que, malgré leur affabilité, mes interlocuteurs n'avaient pas l'air de me prendre très au sérieux. Pour eux, cela paraissait drôle et original qu'un Romain s'intéresse à la littérature amérindienne du Québec. Ce n'était pas une « vraie » littérature, ses vingt auteurs ne faisant pas encore le poids. Le corpus était trop hétéroclite ; il mélangeait des récits de la culture orale, des pétitions, des lettres et des requêtes (XVIII^e - XX^e siècles) et, depuis les années 1970, incluait des essais et des textes de chansons, mais cependant encore trop peu de textes littéraires, notamment ceux traduits des langues amérindiennes ou de l'anglais. Aussi, le malaise était visible quand je posais des questions précises sur un phénomène qu'ils ne connaissaient pas et que, à mes yeux, ils auraient dû connaître. Un jour, un professeur a détruit en quelques secondes ce que j'avais mis deux ans à construire. Je me suis sérieusement demandé si j'étais à ma place et s'il n'était pas plus sage de retourner chez moi.

Ma mère a heureusement raison : j'ai la tête dure. J'ai décidé de ne pas annuler le rendez-vous déjà fixé avec un autre professeur, Frédéric Laugrand de l'Université Laval. Simple question de politesse. Ce dernier m'a donné la clef : laisser de côté les universitaires et voyager dans les communautés amérindiennes afin de les rencontrer et de leur parler. Établir une relation. Ce n'était pas dans les habitudes littéraires que l'on m'avait transmises, mais pourquoi pas, je n'avais de toute façon rien à perdre. Un petit périple vers l'inconnu avant de rentrer en Italie : au moins, j'aurais quelque chose à raconter.

Avec l'aide de quelques étudiants amérindiens, j'ai pu me rendre dans certaines communautés. Ils avaient l'air plutôt amusés en écoutant mon histoire et ils me taquinaient toujours, mais c'était amical. C'était leur façon de communiquer. Ils finissaient par m'aider et par m'expliquer ce que je ne comprenais pas. Ils me recommandaient à d'autres personnes dans d'autres communautés et ils m'accompagnaient chez les auteurs. Tout le monde était d'une grande générosité. Grâce à eux, j'ai fini par changer d'idée. Les auteurs amérindiens avaient une parole qui méritait d'être entendue. Je le sentais clairement.

De retour à l'université, je me suis rendu à l'évidence qu'il fallait que je gagne plus de crédibilité. Au même moment, Denys Delâge, de l'Université Laval, me proposa de faire mon doctorat sur le sujet afin d'approfondir, disait-il, ma réflexion. Tout était à faire, il n'y avait presque rien sur le sujet. L'idée de passer quatre années de ma vie (dans le meilleur des cas) tout seul devant un ordinateur à me creuser la cervelle et à écrire ne me semblait pas très séduisante. De plus, d'un point de vue académique, le risque demeurait que mon projet se révèle plus faible que prévu, à cause d'un corpus restreint. J'ai tout de même décidé de relever le défi en confirmant peut-être ce que plusieurs Amérindiens m'avaient lancé en souriant : « Ils sont fous, ces Romains ! »

J'ai essayé de comprendre la littérature amérindienne au Québec : une littérature émergente issue d'une culture orale, dont les auteurs métissés biologiquement et culturellement vivent encore aujourd'hui en situation coloniale ; des auteurs qui se sont appropriés l'écriture non sans difficulté et dont le français est souvent la

deuxième langue après la langue amérindienne, et qui ont commencé à publier sur une base régulière en s'adressant à un plus vaste public à partir du début des années 1970 pour dénoncer leurs conditions de vie et essayer de les améliorer. J'ai tout de suite compris que je travaillais sur un terrain glissant parce qu'il n'était pas encore défini ni reconnu officiellement. Si l'on voulait travailler sur la littérature québécoise, par exemple, on pouvait bien commencer par une anthologie de ses auteurs. Cela n'était pas possible en 1998 pour la littérature amérindienne du Québec.

Un jour, mon codirecteur Réal Ouellet de l'Université Laval m'a demandé si j'avais déjà songé à rassembler une anthologie de la littérature amérindienne du Québec. L'idée m'avait déjà effleuré quelquefois, mais je l'avais repoussée, car je me rendais compte de l'exigence du travail et de la somme d'énergie que cela demandait pour y arriver. Cependant, je conclus encore une fois qu'il valait la peine d'essayer. Après environ cinq ans de travail, l'ouvrage *Littérature amérindienne du Québec: écrits de langue française* est finalement paru chez Hurtubise en 2004. C'était une première et j'appréhendais la réaction des auteurs et des Amérindiens dans les communautés, aussi bien que celle de la critique et des universitaires. Quelques semaines seulement après le lancement, le livre était en rupture de stock et il fallut réimprimer. Le constat est que le livre était un outil de référence qui répondait à un besoin et à une demande. N'importe qui pouvait dès lors découvrir les œuvres et les auteurs marquants, les genres littéraires et les thèmes principaux.

Le corpus existait déjà, mais il était morcelé à la grandeur de la province. Un des freins au développement de la littérature amérindienne avait été, jusque-là, la difficulté pour les lecteurs de se procurer des livres souvent publiés à compte d'auteur dans les réserves, introuvables dans les bibliothèques, épuisés chez les petits éditeurs et dont, souvent, on ignorait l'existence. Avant 2004, il fallait être motivé pour se procurer des titres d'auteurs amérindiens du Québec. À partir du moment où le corpus a été rassemblé, organisé, publié, publicisé et mis à la disposition du public dans les librairies et les bibliothèques, de plus en plus de lecteurs s'y sont intéressés. C'est en prévision de cela que j'avais contacté Hurtubise. Je tenais à ce que l'anthologie circule dans les communautés

amérindiennes, si isolées fussent-elles, et à l'étranger. J'ai donc encouragé un partenariat entre Hurtubise et l'organisme amérindien Terres en vues qui s'est chargé de la distribution dans les bibliothèques des écoles et des organismes amérindiens, même en milieu urbain. Ainsi plusieurs Amérindiens, qui n'auraient peut-être pas lu ce livre autrement, ont pu l'emprunter gratuitement. J'ai aussi obtenu le soutien de l'Association internationale des études québécoise (AIEQ), qui a expédié l'anthologie dans plusieurs centres de son réseau à travers le monde. *Littérature amérindienne du Québec* a simplement été un élément déclencheur qui a entraîné une succession d'événements.

Les questions au sujet des auteurs étaient souvent les mêmes. Dans mon ouvrage *Être écrivain amérindien au Québec : indianité et création littéraire* (Hurtubise, 2006), j'en ai abordé quelques-unes : publier en langue amérindienne ou en français, habiter ou non la réserve, avoir ou non l'aspect physique amérindien, être ou ne pas être un écrivain engagé, écrire ou ne pas écrire principalement sur les Amérindiens. J'ai essayé d'amorcer une réflexion critique, de proposer un cadre théorique et des pistes d'analyse.

Pendant ce temps, bien entendu, les auteurs ont continué à enrichir le corpus et sont sortis graduellement de leur isolement. Ils se sont battus pour gagner leur place. Des cours de création littéraire et des salons du livre ont vu le jour dans certaines communautés et la littérature y est devenue plus populaire. Plusieurs auteurs ont obtenu des prix et une reconnaissance officielle par les leurs autant que par l'institution littéraire. Ils ont été invités dans des événements, des colloques, des salons du livre, des festivals littéraires. Ils ont attiré l'attention des médias. Les œuvres de Bernard Assinwi, d'Yves Sioui Durand, d'Éléonore Sioui, de Michel Noël, de Rita Mestokosho, de Charles Cocoo, de Jean Sioui, de Virginia Pésémapéo Bordeleau, de Joséphine Bacon et de Georges Sioui ont commencé à être étudiées dans des cours de secondaire, de cégep et d'université. Les mémoires de maîtrise et les thèses de doctorat portant sur la littérature amérindienne francophone du Québec se sont multipliés.

Les auteurs amérindiens anglophones des autres provinces du Canada ont découvert l'existence de leurs homologues

francophones. En 2005, le Conseil des arts du Canada a ouvert ses programmes aux Amérindiens francophones et le poète Jean Sioui y est devenu formateur dans les Résidences d'écrivains autochtones en début de carrière. Ces programmes ont beaucoup encouragé les auteurs du Québec en améliorant la qualité de leur production et en assurant un support économique et de nouvelles publications.

L'apparition et le développement d'Internet ont permis aux auteurs de faire circuler leurs œuvres efficacement n'importe où sur la planète. En 2006, Terres en vues m'a chargé de créer sur son site une section consacrée à la littérature amérindienne du Québec, qui offre des fichiers MP3 où des auteurs lisent des extraits de leurs propres œuvres. Plusieurs autres sites internet amérindiens ont publicisé leurs auteurs comme l'Institut Tshakapesh, Innu Aitun et le Conseil de la Nation huronne-wendat. D'autres sites internet non amérindiens ont suivi l'exemple.

En 2007, la nouvelle édition revue et augmentée de *La poésie québécoise: des origines à nos jours* (TYPO), sous la direction de Laurent Mailhot et de Pierre Nepveu, présentait aussi Éléonore Sioui, Jean Sioui et Romeo Saganash en consacrant un paragraphe de son introduction à la littérature amérindienne. C'est un signe concret que quelque chose a changé au Québec. En 2009, une nouvelle édition revue et augmentée de *Littérature amérindienne du Québec* est parue chez Bibliothèque québécoise (BQ). D'un point de vue symbolique, cela est très important étant donné que BQ publie généralement les «classiques» de la littérature québécoise, confirmant ainsi la reconnaissance officielle du statut et de la légitimité de la littérature amérindienne du Québec. Son accès au réseau littéraire est maintenant chose faite. D'un point de vue pratique, les professeurs de littérature des écoles et des cégeps choisissent souvent leurs manuels de cours chez BQ: les écrivains amérindiens seront donc plus accessibles aux jeunes étudiants amérindiens et québécois, et lire des écrivains amérindiens deviendra une chose normale. Toujours en 2009, le Café-librairie Hannenorak, spécialisé en livres par et sur les Amérindiens, a ouvert ses portes dans la communauté de Wendake. La liste des initiatives valorisant la littérature amérindienne devient heureusement chaque jour plus longue.

Les Québécois devraient lire les auteurs autochtones pour mieux les comprendre et s'en rapprocher, à travers l'intimité que chacun d'eux dévoile. Une intimité à laquelle on ne peut pas toujours accéder autrement que dans les territoires de chasse et dans l'art. Quand j'apprends que la Bibliothèque du Parlement d'Ottawa, Hydro-Québec ou encore le cabinet d'un ministre provincial ont commandé *Littérature amérindienne du Québec*, j'espère toujours qu'un des textes de cette anthologie touchera une personne impliquée dans un dossier clé et qu'elle ressentira alors plus d'empathie pour les gens dont elle influence le destin. Quand une jeune fille atikamekw m'avoue avoir pleuré à la lecture de certains textes et qu'elle souhaiterait faire une anthologie dans sa langue maternelle, c'est un cadeau aussi précieux que la lettre de Michaëlle Jean qui prend le temps de témoigner son intérêt pour mon travail. Quand Jean-Marie Gustave Le Clézio, dans son discours de réception du Nobel en 2008, dédie son prix, parmi d'autres écrivains, à Rita Mestokosho, je me dis que les Amérindiens ont raison d'être fiers de leurs auteurs. La poétesse Joséphine Bacon, lors du lancement de son recueil de poèmes¹ en mai 2009 à la librairie Olivieri, a accueilli plus de 200 personnes. L'auteure a par la suite rempli une salle communautaire de Pessamit² qui l'a applaudie à tout rompre, et le premier tirage de l'ouvrage a été épuisé en moins d'une année. Cet exemple parmi d'autres, nous fait réaliser que cette littérature est en train de devenir un symbole indéniablement important dans le panorama québécois, canadien et international.

C'est dans ce climat d'effervescence que Louis-Jacques Dorais, de l'Université Laval, a contacté en 2005 l'auteur wendat³ Louis-Karl Picard-Siouï et moi-même afin d'organiser une rencontre d'écrivains autochtones originaires de différents pays aujourd'hui francophones. Dans les années précédentes, j'avais déjà essayé de réunir autour d'une table les auteurs amérindiens du Québec, mais je n'avais pas réussi à trouver le financement. L'idée de Louis-Jacques Dorais était encore plus ambitieuse : j'ai tout de suite accepté

1 Recueil de poèmes bilingues (français/innu) intitulé *Bâtons à message – Tshissinuatshtakana*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009.

2 Sa communauté d'origine.

3 Huron. Dans ce livre nous avons respecté l'orthographe et l'accord des noms autochtones tels que privilégiés par chaque auteur.

d'y prendre part. Je me suis donc occupé d'identifier et de contacter des écrivains amérindiens du Québec, des écrivains amazighs⁴ du Maroc et de l'Algérie, des écrivains ma'ohi de la Polynésie française et des écrivains kanak de Nouvelle-Calédonie. Avec Louis-Karl Picard-Sioui nous avons publié leurs *Mots de neige, de sable et d'océan* (Éditions du CDFM, 2008) dans leurs langues respectives et en français. Grâce à l'implication de plusieurs individus et organismes, nous avons pu inviter une trentaine d'auteurs à Wendake, en septembre 2008, au premier Carrefour international des littératures autochtones de la francophonie (CILAF). Nous voulions créer des réseaux et promouvoir les auteurs. Plusieurs d'entre eux ne se connaissaient pas. Chacun arrivait de sa terre avec dignité, porteur de sa culture, de son histoire, de sa langue et de son combat. Chaque écrivain avait une cause qui le poussait à faire un livre. Je me demandais comment ils allaient interagir entre eux et avec les chercheurs non autochtones. Dès le premier soir, l'humour et l'atmosphère amicale des rencontres ont donné le ton à la semaine qui a suivi. J'avais l'impression qu'ils se connaissaient tous depuis toujours.

Le CILAF a offert plusieurs volets. Un atelier académique⁵ a permis à une vingtaine de chercheurs universitaires de réfléchir aux littératures autochtones. Les écrivains ont pu ensuite échanger à huis clos sur leurs expériences respectives, leurs motivations, leurs préoccupations et leur vision de la littérature. Des sessions de création leur ont permis de partager le processus même d'écriture. Les soirées de lectures ont assuré la transmission et la vente de leurs œuvres au public. De nombreuses questions ont animé les débats pendant le CILAF. Afin de leur assurer une plus large tribune, Louis-Jacques Dorais et moi avons jugé nécessaire de les rassembler dans ce recueil, le premier en son genre en langue française. Quatorze chercheurs et créateurs présents au CILAF ont offert leur contribution.

L'oralité est au point de départ de toute littérature. Quels enjeux continue-t-elle de poser au XXI^e siècle dans sa rencontre

4 Berbères.

5 Principalement subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

avec l'écriture? Quels sont les mécanismes de la littérature orale? Quel rôle joue l'écrivain autochtone contemporain? Comment est-il reçu à l'intérieur et à l'extérieur de sa propre communauté? Quelle influence exercent l'édition et le lectorat dans l'épanouissement des littératures autochtones? Comment les écrivains autochtones perçoivent-ils ceux qui ont longtemps écrit à leur place?

La standardisation de l'orthographe des langues autochtones et leur traduction sont loin de faire l'unanimité. Quelles difficultés le transfert d'une poésie du français vers une langue autochtone implique-t-il? Est-il possible de trouver le mot juste alors que certains termes n'existent pas d'une langue à l'autre? Et que faire quand l'imaginaire de référence et certaines réalités semblent ne pas trouver d'équivalent dans l'une des deux cultures? Quel impact la traduction peut-elle avoir dans l'enrichissement des littératures autochtones? Quelles sont les dimensions politiques, sociales et culturelles du rapport de force entre les différentes langues dans un pays colonisé? Quelles répercussions l'hégémonie du français a-t-elle eu sur l'identité des Autochtones de même que sur leur manière de penser et de se percevoir? Comment les écrivains autochtones contemporains ont-ils récupéré, intériorisé et adapté le français pour en faire un nouvel instrument de défense et de combat?

La critique littéraire des quarante dernières années sur les littératures autochtones au Canada anglais et aux États-Unis est de plus en plus soutenue. Quel bilan historique peut-on en faire? Que nous dévoile-t-elle quant à la contribution des critiques et des chercheurs universitaires autochtones? Proposent-ils un point de vue original par rapport à celui des chercheurs non autochtones? Serait-il pertinent de transférer leurs théories dans le cadre d'une lecture de la littérature amérindienne du Québec ou d'autres littératures autochtones? Les récits de la culture orale, par exemple, offrent-ils une grille de lecture permettant de mieux saisir les œuvres d'auteurs autochtones contemporains? Existe-t-il un danger à interpréter les littératures autochtones à partir des catégories utilisées en littérature canadienne ou québécoise? Le genre fantastique est-il pratiqué selon les mêmes repères culturels et les mêmes règles? S'avère-t-il nécessaire d'élaborer un nouveau langage critique et de

nouveaux genres littéraires pour bien rendre compte des littératures autochtones? Quel est le point de vue sur l'Autre proposé par les écrivains autochtones? Comment construisent-ils l'image du Blanc? Quels procédés littéraires et esthétiques utilisent-ils?

Depuis une vingtaine d'années, les littératures et les auteurs autochtones constituent des références de plus en plus lues et étudiées. Leur utilité pédagogique justifie leur place grandissante dans l'enseignement scolaire et universitaire. Qu'en est-il alors de la collaboration entre chercheurs universitaires et écrivains autochtones? Quelles raisons poussent un professeur d'anthropologie à intégrer des romans d'écrivains autochtones dans la bibliographie de ses cours, alors que les lectures recommandées en sociologie et en anthropologie se limitent généralement aux essais scientifiques? Pourquoi choisir certaines œuvres par rapport à d'autres? Comment réagissent les étudiants face aux thèmes proposés et à la façon dont ils sont traités par les écrivains? Est-ce qu'un lien de confiance peut se construire entre les écrivains et le milieu de l'enseignement de la société dominante? Quelles formes ce lien pourrait-il assumer?

En 2008, un événement charnière est venu encourager le dialogue entre la littérature amérindienne et la littérature québécoise. Laure Morali, poète et cinéaste, a jumelé pendant neuf mois des auteurs amérindiens et des auteurs québécois et a publié leur correspondance dans le recueil *Aimititau! Parlons-nous!*⁶ Une autre étape importante venait d'être franchie sous l'enseigne de l'originalité: Laure Morali, Française d'origine, avait eu l'idée de jumeler, pour la première fois dans l'histoire de la littérature au Québec, des écrivains amérindiens et québécois, le tout publié chez un éditeur montréalais d'origine haïtienne. Des solidarités et des collaborations entre auteurs ont vu le jour et ont donné lieu à d'autres correspondances poétiques. Plusieurs lectures publiques ont contribué à rapprocher des Québécois et des Amérindiens. Des auteurs québécois se sont impliqués dans la promotion des auteurs amérindiens. Le résultat a-t-il été euphorique pour tous les correspondants? Les auteurs québécois ont-ils découvert des altérités et des imaginaires qu'ils ignoraient auparavant?

6 Laure Morali, *Aimititau! Parlons-nous!*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008.

J'espère que les pages qui suivent offriront au lecteur des pistes de réflexion et des outils de travail qu'il pourra lui-même enrichir. Les littératures autochtones ne se résument pas à des signes graphiques tracés sur le papier. Elles sont des êtres humains, des écrivains, des villages, des nations, des siècles de culture et d'histoire. Elles sont la vie transmuée en livre. Elles sont à la fois universelles et spécifiques. Elles sont des recherches sur le terrain et des interactions, du travail en bibliothèque et de l'archivage. Les littératures autochtones ne sont pas dociles et inoffensives. Pratiquer ces littératures ou travailler sur elles, c'est être dans l'action, c'est participer à un changement, c'est être tout simplement à l'écoute d'un autre monde.

Maurizio Gatti

ORALITÉS ET ÉCRITURES

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Section 1	
Oralités et écritures	15
Réinventer l'oralité? La danse de <i>makushan</i> des littératures autochtones Louis-Jacques Dorais	17
Émergence de la littérature écrite amazighe au Maroc Abdallah El Mountassir	31
La poésie amazighe: entre l'oralité et l'écriture Ali Khadaoui	45
Mythes et réalités de la littérature polynésienne Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun	75
Section 2	
Langues et traduction	91
La traduction et la standardisation lexicale de la langue amazighe (éléments d'une expérience personnelle) Ali Iken	93
Le théâtre d'Ondinnok et la version française de <i>Tales of an Urban Indian</i> Isabelle St-Amand	107
À la limite des théories de l'impérialisme: le français en Nouvelle-Calédonie/Kanaky, langue d'oppression ET d'expression Marie Salaün	135

Section 3	
Critique littéraire et points de vue autochtones	151
La critique littéraire autochtone en Amérique du Nord : approches anglophones mises en contexte Michèle Lacombe	153
Sur la piste de traces insolites : la lecture des <i>unipkaaqtuat</i> , les contes classiques de la tradition littéraire inuit Keavy Martin	173
Pour une autocritique amérindienne : le fantastique de Bernard Assiniwi et l'étude des genres Heather Macfarlane	193
Regards amérindiens sur l'étranger chez Michel Noël et Bernard Assiniwi Marie-Hélène Jeannotte	207
Section 4	
Collaborations et dialogues	225
Pourquoi faire lire les œuvres littéraires d'auteurs autochtones à des étudiants en anthropologie ? Natacha Gagné	227
Le Grénoc rencontre Mélina Vassiliou Pierre Rouxel	239
Parler de sa famille à un inconnu : le dialogue littéraire dans <i>Aimititau! Parlons-nous!</i> Isabelle Miron	269
Notices biographiques	279

Littératures autochtones explore différents espaces littéraires autochtones : discours sur leur communauté et regards sur le monde. Du Maroc au Québec/Canada, de la Polynésie française à la Nouvelle-Calédonie, revisitons les lieux imaginaires, les pensées et les formes qui ont longtemps nourri les territoires et les vies. Histoires littéraires. Traces et mémoires. Analyses et réflexions critiques. Cet essai, qui rassemble chercheurs, enseignants et créateurs, est le tout premier du genre en langue française à présenter une vision globale sur les littératures autochtones.

Collaborateurs : Louis-Jacques Dorais, Abdallah El Mountassir, Natacha Gagné, Maurizio Gatti, Ali Iken, Marie-Hélène Jeannotte, Ali Khadaoui, Michèle Lacombe, Heather Macfarlane, Keavy Martin, Isabelle Miron, Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun, Pierre Rouxel, Marie Salaün, Isabelle St-Amand.

